

Éloi et la mer

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication ainsi que la Société de développement des entreprises culturelles du Québec.

Couverture : Marie-Josée Morin

Direction littéraire : Tania Viens

Mise en pages : Lise Demers

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Geoffrion, Karine, 1981-

Éloi et la mer

ISBN 978-2-924461-14-3

I. Titre.

PS8613.E564E46 2015 C843'.6 C2015-941343-5

PS9613.E564E46 2015

ISBN PAPIER : 978-2-924461-14-3

ISBN PDF : 978-2-924461-15-0

ISBN ePUB : 978-2-924461-16-7

Dépôt légal : 3^e trimestre 2015

© Les Éditions Sémaphore et Karine Geoffrion

Diffusion Dimedia

539, Boul. Lebeau, Ville Saint-Laurent (Qué), Canada H4N 1S2

Tél. : 514 336-3941

www.dimedia.com

KARINE GEOFFRION

Éloi et la mer

R O M A N

À Émile

Prologue

Elle avait commencé par une cuillère à thé dans son café du matin. Une goutte de liqueur dorée indispensable à ses levers tardifs. Puis, peu à peu, elle avait augmenté la quantité et délaissé les instruments de mesure pour se servir à même le flot généreux de la bouteille. Lasse, elle négligeait de ranger le Chemineaud dans le bahut de la salle à manger, le laissant traîner au milieu de la vaisselle sale accumulée sur le comptoir de marbre, toujours prêt à être ingurgité, lui commandant du haut de son trône une dévotion qu'elle ne pouvait lui refuser. Son visage caressé par les rayons ardents de midi, elle fixait le jet inonder la tasse à moitié pleine de café aromatisé et se sentait dès lors rassurée. Ce liquide ambré, qu'elle détestait pourtant, lui permettait d'entamer ses journées, de délier ses membres raidis par le froid depuis le départ d'Éloi. Certains matins, lorsqu'elle avait abusé, elle trouvait même la force de sourire devant de mauvaises émissions de variétés en reprise à la télévision. Investi d'une mission, le récepteur demeurait ouvert en permanence et, tel un ami discret et réconfortant, allégeait le poids changeant de sa démesure. Au bout de quelques semaines, elle connaissait par cœur l'horaire détaillé des principales chaînes et ne ratait que rarement les films de série B diffusés en début d'après-midi, dont la durée de deux heures lui donnait l'agréable impression d'être aspirée par l'écran. Recroquevillée sous d'épaisses couvertures malgré la chaleur suffocante du boudoir, elle s'évanouissait alors, s'effaçait dans l'ombre des personnages en faisant tourner son verre, qui jetait sur sa peau pâle un reflet enveloppant. Elle avait appris l'art de feindre. En silence.

Tout naturellement, suivant le rythme de l'automne survenu prématurément cette année-là, elle était devenue captive de son ivresse, oubliant, l'espace d'un instant, l'abandon d'Éloi, son enfant, parti poursuivre ses études dans une ville étrangère. L'appel de la mer lui

avait-il dit. L'envie de se perdre dans ces eaux salées au goût de liberté. Une décision absurde et irréfléchie prise à son insu. Dans les recoins obscurs de sa propre demeure. Une fuite planifiée pendant des mois avec l'aide de son père, qui devait l'avoir incité à partir, à quitter son sein, lui qui n'avait jamais compris la symbiose entre la mère et son fils, lui qui en avait été le grand exclu. Richard avait anéanti la seule chose importante qu'elle possédait, nichée au creux de ses bras soudés, et qu'elle protégeait implacablement depuis près de dix-huit ans. Richard l'avait tuée. Il l'avait poignardée par derrière, puis s'était enfui, les yeux vibrants d'un plaisir complice, en la dépossédant de son précieux bien. Sa raison d'exister.

I

Tandis qu'elle lui préparait des gaufres aux bleuets un samedi matin de juillet, Éloi lui annonça de sa voix enfantine son départ rapproché pour l'Université du Québec à Rimouski afin d'y étudier la biologie marine. Terrifié, il restait planté au milieu de la cuisine et, jouant dans ses cheveux emmêlés, guettait la réaction de cette mère dont il ne s'était jamais séparé les dix-huit premières années de sa vie. Il retenait son souffle manquant, aspiré par les battements rapides de son cœur qui défonçait sa poitrine svelte et imberbe, et patientait en fixant le plancher, ses mains moites agrippées à son bas de pyjama rayé. Dans l'attente de l'approbation maternelle, Éloi n'était plus qu'un gamin de dix ans coupable d'une bêtise terrible, impardonnable. Elle était devenue si blême lorsqu'il avait prononcé le mot *départ*... Et semblait si fragile appuyée là, face au mur ayant recueilli sa surprise, ses deux mains enfoncées dans le comptoir sombre qui la soutenait, qui l'empêchait de s'effondrer.

Après plusieurs secondes d'éternité, elle se retourna, le visage impassible, tous ses traits figés, et l'enveloppa d'un regard à la fois suppliant et mortifié qu'Éloi esquiva en baissant les yeux. En silence, elle lui servit machinalement ses gaufres, lui pressa un jus d'orange frais, comme elle le faisait chaque matin depuis l'enfance; après quoi, incapable de demeurer dans cette pièce qui déjà empestait la solitude, se sentant sombrer dans les eaux froides qui lui arrachaient son fils, elle s'enfuit vers le sous-sol.

La salle de lavage était inondée des vêtements sales que Richard, revenu la veille d'un voyage d'affaires d'un mois au Texas, avait déchargés sur le plancher de marbre carrelé. Elle sépara d'abord les vêtements

foncés des pâles, comme elle aimait le faire, puis s'enquit des directives d'entretien de chacune des pièces en étudiant minutieusement leurs étiquettes. L'échine courbée au-dessus des appareils à la blancheur immaculée, ses épaules oscillaient, craquantes et osseuses, et ses mains tremblaient légèrement au gré de ses mouvements maintes fois répétés. Enfermée avec sa honte dans cet antre froid et humide dont elle détestait d'ordinaire le manque de luminosité, elle accueillait aujourd'hui cette pénombre tapie comme une loyale confidente, savourait l'anonymat de ses murs protecteurs. Loin de tous les regards, n'ayant comme seul témoin qu'un tas de chiffons fripés qui subissaient la raideur de ses gestes, elle pouvait laisser libre cours à la déception qui la grugeait une bouchée à la fois, comme pour mesurer son effet, digérer ce complot père-fils dont elle avait été l'innocente victime.

Sa besogne terminée, elle n'osa regagner le rez-de-chaussée de peur d'y rencontrer sur son chemin l'un de ses bourreaux. Pour passer le temps, elle s'assit sur une vieille chaise de bois oubliée dans un recoin du sous-sol et ne bougea plus; n'essuya qu'à un rythme horloger les larmes qui ruisselaient le long de ses joues, plongeant tête première dans l'abîme de son incompréhension.

Quelques minutes ou quelques heures plus tard, elle n'en savait trop rien, elle sursauta lorsque la porte d'entrée se referma brusquement à l'étage au-dessus, ce qui chamboula le calme monastique des lieux. Curieuse, elle se dirigea vers la minuscule fenêtre qui donnait sur le parterre avant de la maison, et, de peine et de misère, en escaladant la table à café encombrée de bibelots, elle étampa son nez dans les carrelages de verre bardés d'un chemin de barreaux. Elle y aperçut Éloi et son père traverser le stationnement et plaisanter gaiement, puis disparaître dans la voiture neuve de Richard dont la carcasse reflétait à merveille la lumière orangée de cette journée d'été. Elle était soulagée. Les deux hommes partis, elle pouvait enfin quitter son refuge.

À l'étage, elle s'arrêta dans la cuisine où elle but d'un trait un grand verre d'eau glacée qui la fit frissonner. Ne sachant ensuite quoi faire de sa peau, elle entama le grand ménage du rez-de-chaussée, tâche

qu'elle avait pourtant exécutée trois jours auparavant. Parée de son tablier fleuri noué d'une boucle asphyxiante, elle lava et épousseta sans relâche les meubles, bibelots et planchers d'une propreté exemplaire, et ne s'arrêta que plusieurs heures plus tard, lorsque ses membres endoloris cessèrent de coopérer. Par conséquent, de retour de leurs courses après avoir soupé en tête-à-tête dans un petit bistro du quartier, Richard et Éloi la trouvèrent endormie sur le canapé du salon, ses bras repliés contre sa frêle poitrine. Et tandis que Richard continuait sa route vers la cuisine, Éloi, de son côté, ne put s'empêcher de se diriger vers ce visage familial d'une surprenante fragilité et de l'observer longuement, comme hypnotisé par cette triste vision offerte à lui. Attendri, il alla chercher une couverture dans la penderie de la salle de bain parfumée de lavande et borda sa mère comme une enfant, posant sur sa joue froide un baiser repent, un fragment de pardon.

Dès le lendemain, elle entreprit des rénovations majeures de la maison et défigura ainsi de nombreuses pièces du rez-de-chaussée décorées à son goût, mais hantées de souvenirs évaporés, soudainement insupportables. Voulant à tout prix demeurer à l'écart d'Éloi, l'ignorer dans l'espoir de le raisonner, elle avait besoin de s'étourdir et tentait par tous les moyens d'avaloir le temps, chargé de fatalité. Dès le début des travaux, elle se transforma donc en contremaître zélé, planifia et dirigea du matin jusqu'au soir les opérations menées par deux hommes à tout faire engagés sur un coup de tête. Ne supportant pas d'avoir là, sous ses yeux, l'objet de ses désirs dont l'aura pâlisait peu à peu, elle fuyait dès que possible le domicile familial et courait les boutiques spécialisées à la recherche des matériaux, meubles et tissus entrevus dans des magazines de décoration feuilletés d'une main compulsive à l'orée de la nuit. Toutefois, au bout de quelques jours, et malgré le parfait agencement des couleurs et le mobilier tendance soigneusement choisi, elle dut admettre que ce décor impersonnel, qui avait détruit

d'une forte dose de modernisme ses repères habituels, avait chassé les dernières traces d'humanité contenues dans chacune de ces pièces chéries, gardiennes de bonheurs passés. Sans donner d'explication, elle interrompit aussitôt les travaux et renvoya les deux ouvriers dérouterés en leur payant la totalité de la somme due, puis elle courut se réfugier dans sa cuisine encore intacte, s'imbiba de ses lénifiants effluves.

Éloi quitta la maison le troisième dimanche d'août, environ dix jours avant le début des cours. Afin de transporter les meubles et les effets personnels de son fils à Rimouski, Richard avait loué un camion de déménagement qui les attendait à l'aube la journée du départ. Ce matin-là, geignant comme un enfant, elle feignit une migraine et demeura au lit, les rideaux tirés. Éloi se réveilla aux aurores à la suite d'une nuit volée par l'insomnie, et fut contraint, pour la toute première fois, de se débrouiller seul dans la cuisine désertée par sa souveraine maîtresse, et de se préparer lui-même son petit-déjeuner, dont chaque bouchée resta coincée dans sa gorge nouée.

Son repas terminé, il courut s'enfermer dans sa chambre, histoire de s'imprégner une dernière fois de l'odeur de son enfance dont celle-ci préserverait à jamais le secret. Assis par terre au milieu d'un amas de boîtes empilées les unes sur les autres, Éloi oublia tout : son père dans le stationnement, sa mère dans la pièce d'à côté, son départ imminent pour l'université, et examina avec une douceur émue tous les recoins de la pièce à moitié vide qui dégageait à présent un je-ne-sais-quoi de sinistre, un air d'abandon défiant son geste coupable.

Incapable de bouger, subjugué par la bulle de confort et de sécurité qui, il le savait bien, éclaterait à l'instant où il franchirait la porte d'entrée, Éloi mit plusieurs minutes à se lever et à débiter le transport des boîtes vers le camion stationné dans l'entrée de garage. Au dernier voyage, conscient de l'importance du moment qui commandait à ses repères d'enfant un rituel d'adieu, il jeta un ultime regard sur

son lit défait, sa commode encore pleine de vêtements désuets, sa bibliothèque garnie de bandes dessinées lues et relues des milliers de fois; puis, les mains tremblotantes, il referma la porte derrière lui, y laissant prisonnières des parcelles de mémoire, déjà oubliées.

Grâce à la bonne humeur de Richard, le remplissage du camion, qui n'avait exigé qu'une heure d'effort soutenu, se déroula dans une ambiance légère, empreinte de fous rires complices. Dès onze heures, la dernière boîte avait trouvé sa place au sommet d'une pile s'élevant jusqu'au plafond, et la route vers Rimouski les interpellait joyeusement, les conviait à un merveilleux voyage aux abords du fleuve. Or, à l'approche du départ, et malgré son semblant d'insouciance, Éloi ne pouvait s'empêcher de scruter la devanture de la vaste demeure, de chercher derrière son épaule un sourire de consentement, une ombre de pardon. Mais il ne voyait rien. Sa mère se terrait. Et c'était là son châtiment.

L'heure venue, au moment de prendre place sur le siège passager, Éloi s'excusa auprès de son père et prétextait un oubli à l'étage. Sous le regard perplexe de Richard, il s'engouffra à l'intérieur de la maison et monta à la chambre des maîtres close depuis la veille. Parvenu aux portes françaises, imposantes barricades de la forteresse maternelle, Éloi frappa sur les vitres givrées de petits coups qui s'intensifiaient à la mesure de son malaise, mais tous ses appels demeurèrent sans réponse. Obstiné, il força alors l'entrée de la chambre en poussant la porte, qui grinça sous ce contact fébrile. À l'intérieur, seule une moite et silencieuse pénombre l'accueillit et, du même coup, anéantit ses espoirs de réconciliation. Il demeura figé pendant quelques secondes, à fixer les contours de la masse inerte qui se détaillait dans le lit conjugal; après quoi, son empreinte mouillée laissée en guise d'adieu sur la poignée dorée, il referma la porte derrière lui et alla rejoindre Richard, qui l'appelait.

Lorsque la porte d'entrée se referma sur la voix familière de Richard, cassée d'une pointe d'impatience, elle sortit de son lit, s'appuya sur le rebord de la fenêtre, son corps dissimulé par les épais rideaux de velours bleuté, et observa sa plus grande peur se concrétiser, le seul et véritable amour de sa vie l'abandonner. Ébranlée par cet épilogue tragique et inattendu, elle suivit des yeux le camion qui rapidement disparut au bout de la magnifique rue bordée d'érables matures, puis elle retourna s'étendre dans son lit, se noya sous les couvertures qui l'ensevelirent.

II

Moins d'une semaine après le déménagement d'Éloi, qui avait saturé de silence chacune des pièces de la vaste demeure, Richard repartit pour un voyage d'affaires de trois mois au Mexique, la laissant seule avec ses souvenirs. La journée de son départ, leur adieu fut froid et distant, tous deux ayant le même sentiment que tout était fini, qu'ils pouvaient laisser tomber les masques portés depuis trop longtemps, bien imprégnés dans leur chair vieillissante. Ainsi, lorsque Richard franchit la porte d'entrée ce matin-là, qu'il la salua une dernière fois du bout des lèvres en soulevant sa lourde valise, elle ne daigna pas bouger du canapé, et fixa plutôt le téléviseur avec une intensité toute calculée.

Richard parti, le temps s'arrêta. Les aiguilles de l'horloge trépassaient derrière les rideaux tirés avec une lenteur alarmante, s'enfonçaient dans une quotidienneté dénuée d'espoir. Chaque matin, après s'être prélassée au lit, elle se traînait péniblement hors de sa chambre, et, tel un spectre vengeur, errait dans les différentes pièces de la maison. Malgré des nuits éternellement sombres, elle n'arrivait pas à se défaire d'un état de lassitude permanent et combattait sans conviction d'insoutenables maux de tête qui accueillaient chacune de ses fenêtres de sobriété, de lucidité passagère. Apaisée par l'inactivité, cette douce sensation de n'être plus, elle pouvait passer des heures assise à la table de la cuisine, le visage boursoufflé par le manque de sommeil, à fixer son reflet dans la porte vitrée délimitant le jardin arrière qui, à l'approche de l'automne, avait perdu son éclat.

Elle ne s'alimentait plus qu'à moitié. Ne grignotait ici et là que des restants plus ou moins frais du frigo, vidant peu à peu les réserves de conserves méticuleusement accumulées au cours de l'année. Au bout de quelques semaines de privations et d'excès, elle vit, de pair avec sa maternité trompée, les dernières traces de sa féminité se volatiliser. Après s'être forcée à s'habiller convenablement les premiers jours, elle troqua